

Géographie du tourisme et des loisirs

PHILIPPE DUHAMEL

Géographie du tourisme et des loisirs

Dynamiques, acteurs, territoires

ARMAND COLIN

Illustration de couverture : © Alija/Getty images

Mise en pages : Nord Compo

<p>Le pictogramme qui figure ci-contre mérite une explication. Son objet est d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir de l'écrit, particulièrement dans le domaine de l'édition technique et universitaire, le développement massif du photocopillage.</p> <p>Le Code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or, cette pratique</p>	<p>d'enseignement supérieur, provoquant une baisse brutale des achats de livres et de revues, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.</p> <p>Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, de la présente publication est interdite sans autorisation de l'auteur, de son éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris).</p>
	

© Armand Colin, 2018

Armand Colin est une marque de
Dunod Éditeur, 11 rue Paul Bert, 92240 Malakoff

www.armand-colin.com

ISBN 978-2-200-62101-8

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2^o et 3^o a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Introduction

LE TOURISME CORRESPOND à un moment de l'histoire. En gestation depuis la Renaissance, mais structuré à partir du XVIII^e siècle, un nouveau voyage advint, induisant une rupture avec les mobilités qui existaient jusqu'à présent. L'objectif, la posture et les manières de faire diffèrent. Pourtant, des écrits récents affirment qu'Ulysse, les Romains ou Montaigne étaient des touristes lorsqu'ils voyageaient, sous-entendant alors que le tourisme serait de toute éternité dans les sociétés humaines. À l'inverse, d'autres tiennent le discours presque contraire d'un développement touristique au moment des Trente Glorieuses avec l'avènement d'une société de loisirs. En réalité, la situation est tout autre. Le tourisme et les loisirs sont des faits historiques clairement identifiés : ils sont concomitants de la Révolution industrielle, ils sont l'autre révolution dont ne parle pas, qu'on évoque à peine [ÉQUIPE MIT, 2011].

Depuis les années 1980, de très nombreux travaux anglophones [TOWNER, 1985 et 1996. WALTON, 1983, 2000, 2014; LÖFGREN, 1999] et francophones [CORBIN, 1988; BRUSTON *et al.*, 1994; CORBIN, 1995; TISSOT, 2000, 2007; HANCOCK, 2003; DUHAMEL, 2007; VINCENT, 2007; DOWNS, 2009; TOULIER, 2010, 2015; VENAYRE, 2012; GIGASE *et al.*, 2014] ont été réalisés pour comprendre les logiques et les mécanismes qui ont prévalu à la naissance d'une innovation sociale produite au XVIII^e siècle en Angleterre, sans doute même avant la Révolution industrielle d'après l'historien du tourisme anglais John Walton [2014]. Celle-ci se diffusa dans l'Europe continentale à la fois par les mobilités des Anglais sur l'ensemble du continent mais également par le relais pris, nationalement, par les Français, les « Allemands » et toutes les élites européennes ancrées dans une certaine modernité du voyage. Le tourisme s'est ensuite progressivement diffusé ailleurs.

Il connut sa première internationalisation grâce aux migrations vers les États-Unis et l'Amérique latine dans la première moitié du XIX^e siècle mais également par la colonisation européenne. Il y eut transfert du modèle européen sur l'ensemble des pays marqués par ces présences. Depuis, il se développe avec plus de 10 millions de touristes en Europe en 1938, et 50 millions environ, 30 ans plus tard. Aujourd'hui, une nouvelle étape est franchie dans cette touristification du Monde avec d'une part une mobilité internationale plus partagée : le bloc asiatique devance le bloc américain

pour la première fois en nombre d'arrivées depuis 2000 et les premiers pays dans l'accueil des touristes ne représentent plus l'ensemble du phénomène. De plus, le bloc européen voit sa position diminuer. D'autre part, l'accès au tourisme des sociétés dites émergentes conduit à une croissance inédite du tourisme : Chine, Inde, Brésil et Amérique latine en général, Afrique du Sud mais également Maroc comme quelques pays subsahariens à l'image du Bénin, sont entrés ou entrent dans une société de loisirs et/ou de tourisme. Le tourisme est ainsi devenu un « genre commun » [LUSSAULT, 2007]. Dans le même temps, les pratiques des loisirs constituent une composante des sociétés touristiques, l'avènement des unes précédant ou accompagnant celui des autres.

Il y a donc un goût de l'humanité pour le tourisme et les loisirs. Personne ou très peu les refuse. Pourquoi? Cela tient sans doute à l'expérience vécue dans ce type de voyage : mobilité choisie, destination choisie, accompagnants plus ou moins choisis pour une récréation, le dotent de qualités particulières. Si les acteurs et les chercheurs du marketing ont lancé il y a quelques années la notion de « tourisme expérientiel », il est clair que, depuis les origines, le tourisme est une expérience : des corps, du Monde et des autres. Il est aussi une mobilité fondée sur un aller/retour dont chaque praticien revient nourri de l'expérience vécue, qu'elle soit régionale, nationale ou internationale, et qui imprègne notre quotidien. Comme le dit l'adage, « Partir, c'est mourir un peu » mais c'est aussi « renaître autrement », car chaque fois notre vie s'en trouve modifiée, subtilement ou fortement [ÉQUIPE MIT, 2002]. Les loisirs s'inscrivent dans cette logique du choix, du plaisir et de la découverte mais dans un cadre de mobilités plus courtes et/ou dans le quotidien.

Au fil du temps, le tourisme est donc devenu un fait mondial. Il est à la fois cause et conséquence de la mondialisation. En effet, la circulation pacifique qu'incarne le tourisme permet la rencontre, les hybridations entre des regards, des pratiques et des personnes qui, historiquement, ne l'avaient pas fait et, sans son existence, ne l'auraient pas fait. Le tourisme n'est pas une conquête, ni une migration mais une manière nouvelle de construire du lien entre des personnes, possiblement [CERIANI *et al.*, 2005], entre des personnes et des lieux choisis pour les découvrir, s'y reposer, s'amuser. C'est donc une mobilité plaisante. Avec plus d'un milliard de franchissements transfrontaliers (ce que représentent les chiffres de l'OMT) aujourd'hui, il y a une mise en mouvement inédite de l'humanité.

Mais celle-ci est servie par les autres mondialisations techniques et technologiques comme industrielles, économiques et politiques. Depuis le XIX^e siècle et l'avènement de « l'industrie des étrangers », de nombreuses innovations et progrès, de toute nature, ont rendu plus facile notre circulation et l'ont amplifiée : la révolution des transports est de celle-là avec le train, les bateaux puis l'automobile et l'aviation permettant une contraction

espace-temps exceptionnelle et une diffusion du tourisme jusqu'aux marges de l'écoumène. La colonisation européenne puis les alliances économiques et politiques ont aussi renforcé les liens entre des parties du Monde, ce qui abaisse les rugosités de la mobilité. La première a permis la constitution d'un réseau mondial de comptoirs dès les années 1870 lorsque Thomas Cook proposa son premier tour du Monde en 222 jours. Plus récemment, les partenariats mis en place intègrent souvent cette question des mobilités facilitées que la question des visas vient illustrer.

Ce premier enjeu géographique du tourisme se double d'un autre ; l'approche plus locale des espaces pour comprendre deux actes forts : la production et la reproduction des lieux touristiques. En effet, depuis longtemps existent des discours sur la « vocation » de certains lieux à devenir touristique ou sur les qualités naturelles de certains autres. Si la première relève du déterminisme [LAZZAROTTI, 2003], les deuxièmes doivent être nuancées et replacées dans leur contexte : les éléments biophysiques ont leur place mais ils doivent être relativisés, car toutes les plages ne sont pas touristiques, ni toutes les campagnes ou les montagnes enneigées. Il faut plus et davantage. Cela pose la question de la mécanique nécessaire à l'émergence de destinations où l'acteur central est le touriste : pas de tourisme sans touristes. Et cela n'intervient que par un agencement entre les goûts, les valeurs et les attentes des populations à chaque époque de l'histoire du tourisme ; il faut ensuite une rencontre entre des touristes et un lieu habité, entre des touristes et des habitants. La « vie touristique » des lieux montre enfin une grande performance à durer car le lieu touristique est fondamentalement un système spatial et social ouvert et fluide dans lesquels les loisirs prennent toute leur place.

Leurs effets sur les espaces concernés sont nombreux et intenses. Et comme cela a été montré, l'intensité des mutations opérées n'est pas forcément une question de nombre [DEPREST, 1997] : selon leurs qualités sociales et culturelles, quelques touristes suffisent parfois à renverser la logique d'un lieu. Mais la question du nombre de touristes se pose, puisque les lieux d'accueil sont calibrés en fonction de ce flux momentané, ce qui conduit à la réalisation d'équipements et d'aménagements qui peuvent être importants et dont la rentabilité doit être garantie. De même, il y a parfois une inadéquation entre mise en tourisme d'une destination et ressources naturelles, surtout quand l'eau n'est pas une denrée abondante. Elle peut s'intensifier si la pratique touristique en question devient également une pratique de loisirs au quotidien ou régulièrement (le week-end par exemple). Ces questions sont régulièrement abordées et souvent mobilisées pour décrier le tourisme et les loisirs. Il risque de devenir une problématique plus importante à l'heure des changements climatiques. Et cela conduira sans doute à des conflits car tourisme et loisirs apparaissent comme la panacée pour les lieux encore peu investis par ces pratiques et comme un enjeu d'importance pour les lieux touristiques mêmes les plus importants.

Système spatial et social ouvert, le tourisme permet à d'autres activités d'exploiter ses localisations. Caractérisés par des paysages, des monuments et des édifices beaux et intéressants, par un équipement hors normes, les lieux touristiques sont devenus des lieux de l'événementiel, qu'il soit sportif ou strictement professionnel (congrès, conférences...) permettant de diversifier leurs activités et de désaisonnaliser leur fréquentation. Selon les lieux, il en est de même pour les étudiants. Et le « travailler et habiter au pays des vacances » [GRAVIER, 1972; LAZZAROTTI, 2009] est devenu depuis les années 1970 un choix partagé par un grand nombre de personnes, retraités et actifs, qui s'installent dans des stations. Ces dernières deviennent moins touristiques et plus complexes dans leur gestion : habitants temporaires et permanents n'ayant pas les mêmes projets sur l'espace habité.

Tout cela montre combien le tourisme et les loisirs peuvent constituer un objet scientifique d'un grand intérêt par l'épaisseur temporelle qui les caractérise et leur mondialisation en cours comme par la multitude d'acteurs concernés : les habitants, les touristes, les entreprises et les acteurs publics. Ils sont aussi une activité qui capte toutes les innovations en cours. Peu sont directement conçus pour le tourisme et pour les touristes, plus le sont pour les loisirs mais les uns et les autres saisissent toutes les nouveautés pour les intégrer dans les pratiques, montrant alors la puissance centripète du phénomène qui semble sans limite.

Aujourd'hui, toutes les disciplines s'intéressent à ces phénomènes. La géographie comme les géographes furent, sans doute, les premiers à y travailler. À sa manière, les guides du géographe Joanne sont une première « géographie du tourisme » de la France qui ne dit pas son nom, relayés plus tard par les *Itinéraires de Bretagne, Guide géographique et touristique* rédigés par Maurice Le Lannou en 1938 [LAZZAROTTI, 2003]. Ensuite vient le temps des premières thèses à partir des années 1950-1960 puis l'autonomisation du sujet lui-même au sein de la géographie dans la décennie suivante [*ibid.*]. La grande décennie 1980 marque une nouvelle étape, illustrée par la publication de nombreux manuels de géographie dont les analyses privilégiaient les flux, les stocks et proposaient les premières typologies [LOZATO-GIOTARD, 1987; CAZÈS, 1992; DEWAILLY et FLAMENT, 1993]. Cela incarne une diffusion des connaissances auprès de publics plus vastes : chercheurs, étudiants et professionnels. Avec les années 1990, Rémy Knafou et son équipe entreprennent de repenser cette « géographie du tourisme en une approche géographique du tourisme » incarnée par un article fondateur et collaboratif en 1997 [KNAFOU *et al.*, 1997], le premier *opus* d'une trilogie en 2002 [ÉQUIPE MIT, 2002, 2005, 2011] et un manuel en 2003 [STOCK *et al.*, 2003]. Depuis, le tourisme a gagné en légitimité thématique et en reconnaissance scientifique, sans doute parce qu'il interpelle la géographie dans certains de ses concepts fondamentaux : « centre-périphérie », « diffusion de l'innovation », « hiérarchie urbaine » mais également les réflexions autour de l'« urbanité ».

Les loisirs n'ont pas leur géographie, autonomisée, structurée et développée. Souvent associés au tourisme, ils furent et restent plutôt abordés dans le cadre d'une géographie du sport, nourrie par de nombreux travaux depuis une vingtaine d'années aussi [AUGUSTIN, 2007; BESSY et LAPEYRONIE, 2009; BOURDEAU *et al.*, 2011; EVRARD, 2014].

Dès lors, le présent ouvrage vise à proposer une lecture géographique du tourisme et des touristes comme des loisirs en partant de la spécificité de ce voyage relativement aux autres, afin de montrer comment il est possible de le définir d'un point de vue géographique et d'identifier qui sont les touristes (chapitre 1). Il sera alors possible de voir en quoi tourisme et loisirs ne relèvent pas des mêmes espaces-temps même si l'un et l'autre ont des proximités.

Ensuite, il convient de saisir ce qui met en mouvement les individus et ce vers quoi ils tendent. Une géohistoire des pratiques touristiques sera proposée permettant de comprendre, *a posteriori*, ce que l'on appelle aujourd'hui une « ressource touristique » dont la seule présence ne suffit pas. Et nous verrons que certaines sont advenues par les loisirs (chapitre 2).

Cette analyse permettra de saisir la dimension géographique des pratiques par les lieux qu'elles conduisent à constituer. Dans la mise en œuvre de ce projet, le touriste est depuis longtemps accompagné et soutenu par différents acteurs intervenant dans le déroulement du voyage ou dans le lieu d'accueil. Le marché touristique comme les collectivités territoriales ou l'État ont agi, dès le milieu du XIX^e siècle, de manière différenciée et ils constituent une condition nécessaire mais non suffisante au développement du tourisme. Dès lors, se déploie pleinement le volet économique et politique du tourisme (chapitre 3).

Tout cela conduit à produire un monde du tourisme dont l'écoumène s'élabore progressivement depuis 1800 et poursuit sa dynamique encore aujourd'hui (chapitre 4); localement, cela se traduit par l'émergence de lieux dont une typologie « génétique et dynamique » [LAZZAROTTI, 2003] est proposée.

Si l'actualité du tourisme est transversale dans l'ouvrage, il est aussi important de pointer certains enjeux contemporains sur l'évolution des pratiques et des lieux, mais aussi des confrontations et tensions nouvelles qui émergent autour du tourisme et des loisirs, à l'heure du développement durable et des réactions vives de quelques sociétés locales au « trop de touristes » (chapitre 6).

Touristes et tourisme : les spécificités d'un voyage et d'un voyageur dans un monde de mobilité

DEPUIS LONGTEMPS, les populations se déplacent et voyagent. Le touriste est un voyageur. Mais il est différent de ceux qui l'ont précédé. Et le tourisme est une mobilité originale et spécifique. Dès lors, il convient de saisir la dimension géographique du tourisme et des loisirs pour en proposer une définition qui montre les implications spatiales fortes pour les lieux fréquentés et les sociétés concernées. Car, au-delà des définitions officielles des organismes internationaux dont l'utilité est réelle mais relative, il est possible de proposer une définition scientifique du phénomène.

Faire ce travail est essentiel car il permet de différencier le tourisme et les loisirs des autres mobilités humaines dans un monde caractérisé par une croissance forte du déplacement des individus.

Un voyage spécifique

Diplomates et hommes de lettres, voyageurs de commerce et colporteurs, aventuriers et expéditionnaires mais également pèlerins parcourent le Monde depuis des siècles. Mais jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, point de touriste. Le mot «touriste» n'existe pas. Il apparaît en 1800 en anglais, en 1803 en français et en 1875 en allemand. Aujourd'hui encore, le mot n'existe pas dans certaines langues et il est apparu récemment en mandarin. Cette apparition du mot pour désigner un voyageur nouveau est un indicateur fort. Le mot «tourisme» apparaît après : en 1811 en anglais et en 1841 en français. Et quand les mots apparaissent, cela signifie que la pratique existe et qu'elle est suffisamment développée et originale

pour nécessiter un néologisme. Pourtant, s'il est inventé, le tourisme est un voyage qui s'inscrit en filiation avec le Grand Tour et les mobilités de « santé » vers les villes d'eaux.

Un nouveau rapport au Monde

Le Grand Tour est une pratique ancienne, apparue dès la fin du ^{xvi}^e siècle, mais c'est « au cours du ^{xviii}^e siècle que le terme "Grand Tour" en vient à désigner de façon stable une ample pérégrination de plusieurs années qui conduit le voyageur à travers une grande partie du continent européen, sans pour autant la réduire à un modèle rigide et unifié » [BOUTIER, 2004]. Voyage éducatif réservé aux jeunes hommes de la noblesse européenne et de la *gentry anglaise* qui voyageaient pendant plusieurs années pour apprendre le Monde, les jeunes gens partaient d'Angleterre, ou de France ou « d'Allemagne¹ » pour se rendre dans différents pays, mais tous aboutissaient sur la péninsule italienne, surtout le nord (Vénétie et Toscane) jusqu'à Rome et Naples mais aussi parfois la Grèce, l'une et l'autre correspondant au point d'apogée de l'itinéraire.

Le passage du « Grand Tour » au « voyage touristique » s'observe dans l'évolution des centres d'intérêt. Comme le montre le travail de John Towner (1985) qui a dépouillé 107 récits de voyage entre 1547 et 1840, les thèmes abordés se spécifient avec le ^{xix}^e siècle. D'une approche encyclopédiste du monde où se mêlent « religion et politique », « science », « société », « classiques et antiquités », « art et architecture », « fortifications », « commerce » et « paysage », il devient plus thématique et centré sur trois éléments : le « paysage », l'« art et l'architecture » et les « classiques et antiquités ». En cela, il fonde ce que les professionnels du tourisme nomment aujourd'hui « le tourisme culturel ». Un quatrième élément vient compléter l'identité de cette mobilité : la « société ». Par là, il faut comprendre la volonté de voir, regarder les habitants vivre dans leurs pays mais aussi les rencontrer et construire une sociabilité avec les personnes disposées à le faire : autres voyageurs ou habitants. La rencontre n'est pas une obligation, c'est une possibilité [CERIANI *et al.*, 2005]. Ce dernier élément est fondamental dans la matrice du tourisme puisqu'elle indique que voyager consiste à découvrir les monuments et les paysages d'un pays, mais c'est tout autant s'intéresser aux modes de vie des habitants, aux ambiances... La Chine est prisée pour sa Grande Muraille et la Cité interdite, elle l'est également pour les Chinois dans les rues, l'expérience d'une ambiance urbaine et campagnarde à nulle autre pareille ; de même, que serait l'Espagne sans ses « *plazas mayores* » et son

1. Nous précisons que l'Allemagne comme l'Italie sont des États constitués seulement avec les années 1860. Ici, par souci de clarté dans l'exposé, nous utilisons cette expression et précisons, quand nécessaire, le nom exact des structures politiques concernées.

Alhambra ou ses Picos de Europa, mais que serait l'Espagne sans ses bars à tapas, ses fêtes villageoises et sa *movida* ?

Le Grand Tour, voyage éducatif et encyclopédique, devient un voyage thématique au tournant du XIX^e siècle. Et sans doute Stendhal ancre cette nouveauté en publiant en 1838 ses *Mémoires d'un touriste*. Les villes deviennent le centre d'attention de ces « premiers touristes » qui, dans le même temps, admirent les « paysages », tous les paysages. Deux seront particulièrement distingués : les montagnes et les bords de mer. En effet, les montagnes avec la vallée de Chamonix et le mont Maudit (devenu Mont-Blanc ensuite) sont repérés par les scientifiques depuis Genève, étape du Grand Tour [JOUTARD, 1986; DEBARBIEUX, 1995 et 1997] et la plage dès la fin du XVII^e siècle devient un motif artistique. De nouveaux lieux émergent, source d'intérêt scientifique et d'inspiration artistique. Aux paysages grecs ou italiens s'ajoute celui des « territoires du vide » : la plage et la montagne, emplies alors de nouvelles valeurs [CORBIN, 1988; DUHAMEL, 2007].

À la manœuvre, les élites scientifiques, artistiques et culturelles, politiques et économiques. Leur rôle respectif n'est pas forcément le même, mais elles constituent une classe qui forge un nouveau rapport au Monde. Dans une Europe où dominait l'esprit des Lumières, la compréhension de la formation du Monde comme la connaissance de la Nature orientaient les biologistes, les botanistes comme les médecins vers les montagnes et les littoraux, avec dans leur sillage, artistes et écrivains.

Pour les uns, il s'agit d'accéder aux points hauts de la montagne pour l'observer, la dessiner et la décrire. L'enjeu est de dresser des cartes plus précises comme d'identifier des voies de communications plus performantes pour traverser les Alpes. Cet esprit de conquête est relaté dans des récits tels que *Les Premières ascensions au Mont Blanc (1774-1787)* d'Horace-Bénédict de Saussure. Les artistes sont également des acteurs importants de ce changement de regard illustré par les scènes de plages de la peinture hollandaise du Siècle d'Or au milieu du XVII^e siècle [KNAFOU, 2000]. S'élabore alors le paysage romantique dont l'influence sur le rapport touristique des individus au Monde est toujours d'actualité. Les élites scientifiques, intellectuelles et artistiques sont à la manœuvre ici, et le voyage qu'ils conçoivent se distingue des précédents avec cette idée de Linnerhielm proposé en 1787 : « *I travel to see not to study* » [cité par LÖFGREN, 1999]. Ils seront largement relayés par les élites politiques comme les rois et reines d'Europe qui adhéreront à ce nouveau regard sur le monde.

Pour les autres, le progrès scientifique porte sur l'amélioration de la santé, et l'émergence de la médecine moderne signifie que celle-ci ne relève pas du miracle comme ce fut le cas, le plus souvent, dans les villes d'eaux jusqu'au XVIII^e siècle. Ainsi l'observation de certaines situations et les déductions qui en sont faites permettent de dire que « les habitants des lieux élevés, respirans ordinairement un air plus froid et [...] plus

condensé, qu'il ne le seroit sans ce froid, et cet air ainsi disposé empêchant le relâchement des fibres, ces habitans sont assez souvent plus vigoureux et plus agissans que ceux de la plaine » (Bertrand, 1754, *Essai sur les usages des montagnes*). Des constats sont faits aussi sur la non-diffusion de telle ou telle épidémie à telle ou telle vallée. Et lors d'étape, certains « grand-touristes » constatèrent qu'à Nice, « on y jouit, pour ainsi dire, en hiver d'un printemps perpétuel [ajoutant que] un valétudinaire qui a besoin de respirer un air pur et sec, et de se tenir en exercice, trouvera à Nice pendant l'hiver tout ce qui lui est nécessaire » (Sulzer G, *Viaggio da Berlino a Nizza e ritorno* [1775], cité par C. Amoretti, Milano, 1838).

Pour la mer, la pratique du bain est ancienne et Dieppe est, depuis longtemps, célèbre pour soigner la rage [RAUCH, 1988]. Avec le XVIII^e siècle, « ce sont les bienfaits non plus mythiques mais physiques qui sont glorifiés [...]. On attribue à l'eau de mer, à la cure prise sur le rivage, à la présence auprès d'éléments (aériens et aquatiques) que combine le séjour à la mer, une somme de bienfaits. [...] Là où la violence et la mort étaient à conjurer par une cérémonie et son rite, la prescription médicale cherche dorénavant à fonder l'action du bain sur les savantes analyses de la mer. Pas de vertus secrètes à déceler, mais des propriétés à découvrir, dont l'utilité s'impose à la lumière d'une démonstration » [*ibid.*]. Il en sera de même, plus tard pour le soleil. Eau, air mais aussi ensoleillement constituent les fondements d'une pratique thérapeutique qui révolutionne le « prendre les eaux » des siècles passés. Le miracle et le sacré cèdent la place à la santé, et la source miraculeuse devient la source thermale ou le bain de mer.

Les mêmes lieux sont identifiés et fréquentés pour des raisons variées. Genève est une étape sur la route du Grand Tour et depuis la ville, le Mont-Blanc est identifié comme une montagne pouvant répondre aux enjeux scientifiques de l'observation car enneigé toute l'année. Une fois arrivée dans la vallée de Chamonix, un paysage de glaciers se déversant dans la vallée s'offre aux artistes, aux romantiques et aux voyageurs qui, dès le milieu du XVIII^e siècle y accèdent, mouvement amplifié par les échos de la première ascension du Mont-Blanc en 1786. Non loin de là, la Cascade du Bonnant, d'abord fréquentée comme expression des « merveilles de la Nature », verra l'établissement thermal de Saint-Gervais ouvrir au début du XIX^e quand l'analyse de l'Académie de médecine conféra des qualités à l'eau de la source pour les problèmes de la peau. De même, en 1836, Lord Brougham se rendait en Italie lorsqu'il dut rebrousser chemin peu avant Nice pour cause d'épidémie de choléra. Le premier village traversé pour passer la nuit sera Cannes. L'année suivante, il commencera la construction de sa demeure et contribuera, avec d'autres Anglais, au lancement touristique de ce village [BOTTARO, 2014]. Les littoraux de sud de l'Angleterre, du nord de la France comme de la mer du Nord et la Baltique furent rapidement concernés. Cela fut le fait de médecins qui construisirent une thérapeutique fondée sur le

« froid » et le mouvement de la mer comme le célèbre docteur Russel qui inventa la plage à Brighton en associant réussite du traitement et utilisation du bord de mer [STOCK, 2001].

Le tourisme apparaîtrait alors comme un voyage d'un genre nouveau qui croise le « *sight* » (c'est-à-dire le regard sur) [URRY, 1990; HANCOCK, 2003; URRY et LARSEN, 2011] et la santé [DUHAMEL, 2007]. Grand Tour et pratiques thérapeutiques constituent les fondements du phénomène car elles interagissent au sein d'un même voyage et d'un même lieu : dans le cadre du « Grand Tour », on peut se rendre à Chamonix mais l'ascensionnisme et l'excursionnisme s'accompagnent d'une cure d'air, inévitablement. Séjourner à Brighton, à Dieppe, c'est faire sa cure mais aussi admirer le paysage et découvrir les environs par des excursions. Pour Nice, c'est une étape sur la route du Grand Tour permettant la cure d'air et les visites.

Condition nécessaire mais non suffisante : le temps libéré du travail et les congés payés

Si les aristocrates disposaient de leur temps et pouvaient régler leur présence ou absence en tel ou tel lieu selon leurs propres prérogatives, ce n'est pas le cas des autres groupes sociaux. Et lorsqu'ils seront rejoints par les industriels de la bourgeoisie au milieu du XIX^e siècle (cf. chapitre 2), ceux-là aussi auront une certaine liberté d'action sur leur déplacement quitte, pour les chefs de famille, à installer leur famille dans un lieu touristique et ne les voir que les week-ends grâce aux trains de plaisir (cf. chapitre 3).

Une condition nécessaire mais non suffisante pour que le tourisme tienne la place qu'il occupe aujourd'hui est l'apparition d'un nouveau mode de vie pour les salariés, où le temps libre/le temps libéré du travail progresse suffisamment pour permettre des pratiques de loisirs à certains moments de la semaine, et que la promulgation des congés payés autorise des départs en vacances. Selon les travaux du sociologue Jean Viard [2000], en France au XIX^e siècle, un ouvrier ou un paysan avait une espérance de vie de 500 000 heures (57 ans en moyenne) et travaillait 200 000 heures. Comme il dormait 40 % de sa vie, le travail représentait 70 % de sa vie éveillée et il lui restait 100 000 heures de temps libre, libéré du travail. La vie est le travail et le travail c'est la vie, comme l'illustrent parfaitement les romans français du XIX^e siècle, avec l'exemplaire *Germinal* de Zola (1885). Cette situation fut largement modifiée par les luttes sociales qui animèrent l'histoire de France entre 1848 et 1936. En 1848, la journée passe de 12 heures de travail à 10 heures, sans dimanche férié légal pour beaucoup. Le dimanche devient définitivement férié en 1906 et le samedi après-midi est accordé aux femmes dans les années 1920 pour préparer le dimanche de leur

mari. Les conflits de 1936 débouchent sur les accords suivants : journée de 8 heures, semaine de cinq jours et deux semaines de congés payés annuels, bien après d'autres pays européens (cf. encadré).

Il était une fois les congés payés

«Avant 1936, le principe des congés payés en France était très limité alors que plusieurs pays les avaient déjà instaurés : 1905 en Allemagne, depuis 1910 en Autriche-Hongrie et dans les pays scandinaves, au début des années 1920 en Tchécoslovaquie, Pologne, Luxembourg, puis avant guerre en Grèce, Roumanie, Espagne, Portugal ainsi qu'au Chili, Mexique, Brésil.

En France, les congés payés restent alors cantonnés à quelques secteurs, malgré diverses tentatives législatives en 1928, 1931 et 1932 pour les généraliser, régulièrement retoquées par le Sénat. Qui sont ces quelques privilégiés? Les fonctionnaires de l'État, d'abord, qui bénéficient depuis un décret impérial du 9 novembre 1853 de Napoléon III de 15 jours de congés payés. En 1900, les salariés du tout jeune métro parisien obtiennent 10 jours de congés payés. En 1905, c'est au tour des salariés des entreprises électriques de se voir gratifier de 10 jours (et même 12 à compter de 1907). En 1906, les salariés des usines à gaz rejoignent les rangs et en 1913 les employés de bureau et de commerce obtiennent une semaine. Après la guerre, le mouvement continue avec la Société des transports en commun de la région parisienne (l'ancêtre de la RATP) qui accorde... 21 jours de congés payés à ses salariés.

Beaucoup d'entreprises vivant de la commande publique donc. Mais quelques secteurs du privé pur vont aussi octroyer des congés payés à leur personnel. Il en va ainsi de la couture où les conventions collectives accordent aux ouvrières une à deux semaines de congés en fonction de l'ancienneté. Idem dans la fourrure. Puis en 1929, un accord permet aux ouvriers du livre de bénéficier de six jours. [...]

Davantage préoccupée par la durée de la journée de travail, et profondément attachée à la "valeur travail", la CGT n'a inscrit qu'en 1926 le droit à congés payés dans son programme. Mais si cette revendication était réelle, ce n'était pas celle qui était mise le plus en avant lors des mouvements de grève ou dans les négociations avec le patronat. Les congés payés n'étaient même pas prévus dans le programme de gouvernement du Front Populaire rédigé en janvier 1936. Même si la SFIO (socialistes) en défendait le principe, ce qui n'était pas le cas du... Parti communiste.»

Source : d'après Jean-Christophe Chanut, *La Tribune*, 31 juillet 2013.

L'idée même des congés payés est révolutionnaire et moderne puisque cela signifie qu'un ouvrier/salarié est autorisé à partir, et à revenir ensuite pour retrouver son emploi. Face aux pratiques ancestrales, cela exprime un changement radical et profond qui n'a pas été du goût de tout le monde. Ainsi « dans les milieux populaires, où l'on ne connaissait, pour rester chez soi, que le chômage ou la maladie, l'arrivée des congés

payés a d'abord inquiété. Cela ne correspondait pas au modèle mental » [VIARD, 2014]. De plus, le « vacancier » perçoit un salaire équivalent à celui des mois travaillés.

En 1950, la durée de vie moyenne est de 68 ans. 90 000 heures de vie ont été gagnées en un siècle et le temps de travail est de 120 000 heures soit 40 % de moins qu'au siècle précédent. On commence à travailler à 14 ans et la retraite vient d'être votée. En 1956, trois semaines de congés sont accordées qui passeront à quatre en 1968. 30 % de la vie éveillée est consacrée au travail. En 2002, nous vivons 700 000 heures en moyenne (80 ans). Avec les 35 heures, les cinq semaines de congés payés (1981) et les annuités de cotisations pour la retraite nous travaillons 67 000 heures pour y avoir droit. C'est seulement 16 % de notre vie éveillée. Le temps libre est passé de 100 000 à 400 000 heures dont $\frac{1}{4}$ est consacré à regarder la télévision, en moyenne. D'ici 2030, le temps de travail dans notre vie devrait se situer autour de 8 % [VIARD, 2000].

Cette pratique du congé payé se mondialise. Ainsi 5 à 6 jours sont accordés aux Philippines et en Thaïlande, et cela atteint voire dépasse les 10 jours en Chine (10 jours), en Indonésie et Inde (12 jours) comme au Vietnam, à Hong Kong et à Singapour (14 jours). Dans d'autres pays, le nombre de jours accordé dépend de l'ancienneté dans l'entreprise comme en Pologne : 26 jours après 10 ans mais 20 jours avant. Cela existe aussi en Bolivie, en Argentine, à Hong Kong et au Japon. Une dernière particularité tient au nombre de journées de congés payés qui varie selon l'âge de l'employé : de 20 à 30 jours en Grèce (*Le Figaro*, 30 avril 2014). Pourtant, dans certains pays industrialisés comme le Canada ou les États-Unis, l'accès aux congés payés ne va pas de soi : « les Américains prennent si peu de vacances qu'a été attribué à leur pays le titre de "no-vacation nation" : le pays sans vacances. Branche par branche, entreprise par entreprise, les employeurs accordent des jours de congés aux salariés. Mais aucune loi ne les y oblige ni ne garantit le droit à des congés payés. Selon le Bureau des statistiques du travail, un quart des Américains, soit 28 millions de personnes, ne bénéficient pas de congés payés » (*Le Monde* du 27 juillet 2013). Ces situations permettent de comprendre les modalités, les saisonnalités comme la durée des séjours touristiques.

À ces congés payés s'ajoutent les jours fériés qui dressent un autre tableau, très complémentaire du précédent. En effet, les pays du Monde connaissent des situations très différentes puisqu'un bon tiers n'en disposent pas (ou l'information n'est pas disponible) et la situation est assez contrastée entre les pays. Le Mexique (7 jours), les Pays-Bas, le Royaume-Uni et la Hongrie (8 jours) comme la Serbie (9 jours) sont en bas du tableau alors que la Thaïlande, la Corée du Sud et le Liban sont à 16 jours et l'Inde comme la Colombie à 18 jours (MERCER, 2014).

Tout cela montre que le temps de vie se divise progressivement en deux moments : le temps de travail et le temps hors travail, c'est-à-dire

de récréation (*cf. infra*) (tableau 1.1). Il vaut pour tous les salariés mais également pour les actifs indépendants qui, eux, structurent leur temps libre en fonction de leur engagement et de leur charge de travail.

Tableau 1.1 Temps de travail et temps du loisir

TRAVAIL	RECRÉATION	
Temps de travail	Temps du hors travail, du loisir et des vacances	
Volume horaire par semaine, évoluant selon la législation du travail de chaque pays	Fonctions de reproduction vitales (dormir, manger, procréer, etc.) Fonctions sociales (élever ses enfants, participer à une association, à la vie politique...) Loisirs (activités ludiques et de divertissement, activités récréatives)	Temps des congés et des vacances

Source : d'après R. KNAFOU, « Loisir », in LÉVY et LUSSAULT (dir.), 2013, modifié.

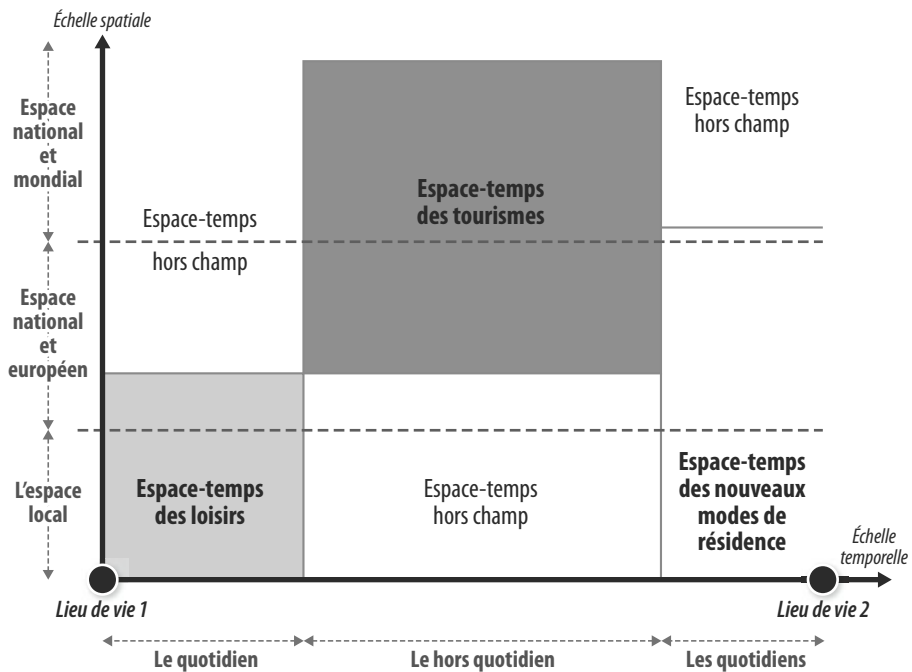
Être touriste, c'est se déplacer

Ce critère du temps dégagé du travail explique les loisirs et les vacances mais ne suffit pas à produire le tourisme. En effet, nous disposons de temps libéré du travail à différents moments : à la fin d'une journée de travail, pendant les week-ends et pendant les congés payés. Pourtant, le tourisme ne s'applique pas aux pratiques exercées à chacune de ces périodes. En fin de journée, il s'agit d'un hobby ou d'un loisir effectué aussi en week-end. Tout se passe chez nous ou à proximité, dans des distances courtes et limitées à quelques heures. Selon une enquête Ipsos de 2017, les six premières pratiques de loisirs des Français se passent à la maison : écouter de la musique (87 %), regarder la TV (83 %), lire le journal ou un magazine (79 %)... alors que d'autres se passent à proximité du domicile : voir des amis (81 %), aller au cinéma (63 %), faire une sortie culturelle (58 %) ou encore du shopping (51 %). En revanche, le week-end peut être le temps du tourisme (court séjour) ainsi que les congés payés (longs séjours). Dans ce cas, la rupture est nette puisqu'au moins une nuitée se déroule hors du domicile dans un lieu à distance de chez soi.

Aujourd'hui, l'OMT (Organisation mondiale du tourisme) (*cf. chapitre 3*) intègre cet élément dans sa définition du tourisme en parlant d'une mobilité « en dehors de son environnement habituel » [OMT, 2010]. Par « environnement habituel », on entend le lieu fréquenté tous les jours, les lieux du quotidien, ceux dans lesquels s'inscrit une routine. Eurostat reprend cette idée en disant que « l'environnement

habituel (est) la zone géographique, pas forcément contiguë, dans lequel une personne vaque à sa routine de la vie normale et est déterminée sur la base des critères suivants : le franchissement des frontières administratives ou la distance du lieu de résidence habituelle, la durée de la visite, la fréquence de la visite, le but de la visite » [EUROSTAT, 2014]. Cela constitue l'espace-temps des loisirs (figure 1.1). À l'inverse, l'espace et le temps du tourisme sont ceux situés hors du quotidien [KNAFOU *et al.*, 1997].

Figure 1.1 L'espace-temps du tourisme, des loisirs et des nouveaux modes de résidence



Source : *Atlas de France*, vol. Tourisme et loisirs, Paris, La Documentation française, 1997. Réalisation : Carl Voyer.

Cette idée induit que le tourisme constitue une rupture dans la vie quotidienne, un moment de vie à part. Ici, le déplacement n'est pas réductible au transport même s'il est utilisé. Se déplacer s'entend au sens étymologique du terme : un changement de place et, par extension, le changement de notre place dans le Monde, un changement d'habiter c'est-à-dire un changement de la « spatialité des acteurs individuels » [LÉVY et LUSSAULT, 2003]. C'est « faire une expérience, celle du Monde, autrement dit une expérience de soi et des autres qui passe par ses lieux et ses territoires » [LAZZAROTTI, 2006 et 2012]. Nous sortons de la routine pour vivre une déroutinisation [ELIAS et DUNNING, 1994].

« L'idée centrale des auteurs est que les sociétés contemporaines ont séparé la vie en deux sphères : l'une où s'exprime un contrôle puissant des émotions et des pulsions, une sphère "routinisante" ; l'autre où s'expriment les pulsions et les émotions sans "choquer" le sens des civilités, les règles sociales. Celles-ci contiennent les activités "dé-routinisantes" voire « "dé-contrôlantes" par rapport aux activités qui nécessitent un "auto-contentement", un "auto-contrôle" fort » [ÉQUIPE MIT, 2002].

Là où nous allons, nous ne sommes pas dans notre quotidien mais dans l'espace de vie des autres. Dès lors, notre regard sur les personnes rencontrées et les lieux fréquentés ou traversés changent. Ce changement n'est pas seulement spatial, il engage les corps, l'esprit, les émotions [COËFFÉ *et al.*, 2016]. Contrairement à beaucoup de discours, le touriste n'est pas un « zappeur » des lieux, passant de l'un à l'autre de manière interchangeable. Il les investit et les habite pleinement mais autrement que les résidents permanents. Car là, il n'en dispose que de manière temporaire. Il s'agit d'une nouvelle manière d'habiter le Monde [STOCK, 2006 ; LAZZAROTTI, 2006, 2012, 2014 ; COËFFÉ, 2017].

Tourisme et loisirs : enjeux et définition

Habiter touristiquement le Monde signifie partir à la recherche d'altérité exprimée par le différentiel entre les lieux de départ et d'arrivée. Ce voyage permet des apprentissages qui renforcent nos compétences spatiales, sociales et culturelles. S'il n'est pas le seul voyage à le permettre, mais il est le voyage le plus pratiqué par le plus de personnes au Monde depuis longtemps. Cette accumulation de pratiques et des lieux ont conduit à un changement profond des sociétés qui le pratiquent comme des espaces et des sociétés hôtes. Cela lui confère une place spécifique. Le tourisme est sans doute la plus grande expérimentation de la rencontre entre les personnes, entre les personnes et les lieux, dans un contexte pacifique et pacifié, même si cela est loin d'être dénué de tensions et de conflits (*cf.* chapitres 3 et 6). Il convient alors d'évoquer ici le sens et l'identité de ce voyage comme ses modalités.

Le tourisme comme recherche d'un différentiel pour expérimenter une altérité

Dans le déplacement touristique, il y a une recherche de différentiel entre le lieu de départ et le lieu d'arrivée. Voilà ce qui motive le déplacement. Là où je vais, ce n'est pas comme chez moi. Ce différentiel peut être compris comme un ensemble de différences interagissantes entre elles et provoquant le choix d'une destination. Ici peuvent jouer tout ce qui relève des images et de l'imaginaire [AMIROU, 1995 ; STASZACK, 2003 et 2012 ; GRAVARI-BARBAS et GRABURN, 2012 et 2016], des

discours, des envies et des fantasmes précipités dans un lieu. Et ce différentiel n'est pas proportionnel à la distance. En effet, chacun, selon son histoire, ses peurs, ses mobilités, ses besoins, sa famille dispose d'une appréhension personnelle de ce différentiel. Certaines personnes connaîtront l'expérience recherchée en ne quittant pas leur région ou leur pays, présentant à leurs yeux suffisamment de différences alors que d'autres ne seront contents qu'à l'autre bout du monde. Ainsi, 4 à 5 % des Français, des Espagnols et des Portugais ne voyagent qu'à l'étranger contre 30 % des Britanniques et 40 % des Danois. Et le différentiel recherché peut évoluer au cours de la vie par l'apprentissage touristique (*cf. infra*) ou d'une année sur l'autre ou d'un voyage à l'autre selon les expériences et les envies.

La confrontation à l'altérité commence avec le départ. Les préparatifs comme le voyage sont déjà deux moments forts où les peurs sont nombreuses, les tensions parfois vives et les inquiétudes variées. Nous ne sommes pas tous identiques face à cette mobilité choisie qu'est le tourisme. Une fois sur place, tout ce qui faisait rêver devient réalité et possible difficulté. La confrontation à l'altérité que produit le tourisme relève alors de plusieurs logiques.

Il y a tout d'abord les caractéristiques même du lieu où nous arrivons : pays, villes ou stations avec son paysage, son climat, ses températures, sa flore et sa faune. Et l'impression suscitée par une photo est très différente de l'expérimentation du lieu où la chaleur comme le froid mais aussi les odeurs donnent vie à l'image et deviennent expérience, oscillant entre grand bonheur et forte déception. Ensuite il y a des humains que nous croisons [ÉQUIPE MIT, 2002]. On retrouve ici le critère de la « société » évoqué dans le Grand Tour (*cf. supra*). Cette confrontation avec la société locale, composée d'habitants, de touristes et de toute population de passage dans le lieu, constitue un élément fort du voyage. Il est souvent relégué après les paysages et les monuments dans les discours, mais reste central. Et la rencontre n'est pas obligatoire mais reste une possibilité.

Une troisième confrontation à l'altérité est celle du groupe (famille ou amis) avec lequel nous voyageons même si 25 % des Français déclarent voyager seules [MICHAX, 2017]. Ces déplacements touristiques vers des lieux du hors-quotidien sont aussi le temps de la découverte des gens qui nous entourent au quotidien. Elles peuvent être surprenantes dans tous les sens du terme et combien se sont séparés à l'issue d'un voyage touristique. D'autres s'y rencontrent. Ainsi, dans une étude réalisée par des chercheurs de l'INED, près de 10 % des Français interrogés ont connu leur premier partenaire sexuel sur un lieu de vacances et 5 % leur premier conjoint ou conjointe entre 1960 et 2006, soit le 4^e et le 8^e lieux de rencontre possibles sur les 14 proposés [BOZON et RAULT, 2012].

Enfin, la dernière personne à laquelle nous pouvons être confrontées pendant un déplacement touristique, c'est nous-mêmes : agréablement

surpris de ne pas avoir peur pour telle ou telle chose, nous pouvons être déçus à d'autres moments ou complètement accablés.

Pour atténuer cette altérité et favoriser la découverte du Monde dans des conditions acceptables ou supportables pour chacun, le marché touristique a inventé trois outils qui peuvent apparaître comme de véritables « sas » [CERIANI *et al.*, 2005] dans des lieux où le différentiel entre lieu de vie et lieu touristique pourrait être trop fort.

Historiquement un premier élément fonde, en quelque sorte, le marché touristique : l'invention du métier de tour-opérateur au milieu du XIX^e siècle par l'Anglais Thomas Cook [WITHEY, 1997 ; ÉQUIPE MIT, 2005 et 2011]. Ce menuisier militant dans une ligue de tempérance a organisé un voyage pour les membres de l'association où il prend en charge l'achat des billets de trains et l'organisation du déjeuner. Ce premier voyage a lieu en 1841 et il permet à 500 personnes d'aller à Leicester à Loughborough, distante de 20 km de leur lieu de vie. Fort de cette expérience, il la réitère en amplifiant son savoir-faire naissant. Pour la première Exposition universelle organisée à Londres en 1851, il permettra à 150 000 personnes de se rendre et de séjourner dans la capitale britannique. Cela joue pleinement en faveur de l'accès au voyage d'un plus grand nombre. Et si les tarifs peuvent être attrayants, l'apport est surtout dans l'organisation du transport, du séjour et même des excursions. Le « coupon d'hôtel » en 1868 et l'ancêtre du chèque de voyage en 1874 signifient aussi que l'on voyage avec moins de numéraire. Ces documents, s'ils sont volés ou égarés, seront remplacés grâce au réseau d'agences de voyages Cook en Europe continentale et ailleurs.

Au même moment, sont inventés les grands hôtels touristiques qui sont des établissements dédiés à l'accueil des touristes. Si le confort, l'intimité et la sociabilité caractérisent cette innovation, la création des hôtels est un événement majeur qui permet aux voyageurs d'hier de retrouver des conditions de séjours proches de leur lieu de vie voire meilleures parfois [TISSOT, 2007]. Cela se traduit aujourd'hui par la diffusion d'une hôtellerie internationale qui garantit aux clients qui le souhaite et qui en ont besoin pour « se tenir dans le lieu » d'un niveau de confort identique à leur pays. Car, dans notre société européenne, l'habitude veut que l'on dorme sur un matelas, que l'on prenne une douche journalière, etc. Certains ne peuvent imaginer faire autrement alors que d'autres en profitent pour réviser leur standard d'hygiène. Mais l'invention des premiers n'empêche en rien les pratiques des seconds et cela constitue la diversité des expériences comme des hébergements touristiques par leur niveau de confort (*cf.* chapitre 3). Cela explique aussi, en partie, la progression des voyages à l'international au fil des décennies depuis le milieu du XIX^e siècle.

Plus récemment, la « *global food* » a contribué aussi à atténuer cette altérité, en permettant aux touristes étrangers de ne pas disposer seulement de la nourriture locale, voire de n'y goûter qu'à travers le filtre d'une

réinterprétation. Car, selon les coutumes alimentaires et/ou les appétences personnelles, il n'est pas aisé d'accepter physiologiquement telle épice, tel condiment ou tel ingrédient. De même, petit-déjeuner de soupe de riz ou de légumes ou déjeuner en mangeant des tripes de chèvre peut être très « authentique » mais très éloigné de certaines habitudes. Et personne n'ignore la place que peut prendre telle ou telle pratique alimentaire dans l'état de santé des individus hier comme aujourd'hui. Alors on comprend mal le mépris porté par certains aux touristes, exprimé à travers le terme de « *turista* », syndrome inévitable pour un corps habitué à une culture alimentaire et en difficulté ailleurs.

Le tourisme comme apprentissage

Cette manière d'expérimenter le Monde dans son altérité dépend aussi de l'apprentissage que nous avons eu du voyage et du tourisme, car « on ne naît pas touriste, on le devient » [ÉQUIPE MIT, 2002] que l'on soit adulte ou enfant [BROUGÈRE, 2012 et 2014].

Pour les enfants, la première manière d'apprendre s'élabore dans le cadre familial où nous dépendons des pratiques mises en œuvre par nos parents. Cela détermine certaines connaissances et postures et pour certains aller à l'étranger, prendre l'avion va de soi là où d'autres ne le feront qu'adolescents, adultes ou jamais. Plus simplement, cela peut être aussi l'accès à une forme d'autonomie, de maîtrise de l'espace autorisé par les parents le temps de vacances. Ainsi, une enquête menée en France dans quelques campings a montré que les enfants peuvent circuler seuls à vélo et passer la journée avec leurs camarades sans voir leurs parents sauf pour le déjeuner... d'aller chercher le pain, permettant ainsi à l'un d'entre eux de dire : « j'ai eu l'impression de grandir plus au camping qu'ailleurs » [MOISY, 2017].

Ce premier cadre éducatif au voyage se double de tout ce que peut proposer un État à sa jeunesse à travers les voyages scolaires ou les colonies de vacances (*cf.* chapitre 3). Ces dispositifs sont extrêmement importants pour appréhender la vie en communauté hors du cercle familial. Des caravanes scolaires apparaissent dès les années 1860 dans les Alpes [RAUCH, 1988] relayées ensuite par le développement des colonies de vacances : 20 000 vacanciers en 1905, 100 000 en 1913 puis 220 000 en 1938 en été et entre 10 % et 12 % d'une classe d'âge dans les années 1950. Ce fut un moment d'apprentissage fort du tourisme pour cette jeunesse qui vint ensuite amplifier les flux touristiques, d'autant que des séjours à l'étranger sont apparus à partir de 1978 [GEVENARD et MÉNARD, 2013]. Aujourd'hui encore, et en dépit de fortes évolutions (*cf.* *infra*), les colonies de vacances ont concerné plus d'un million d'enfants en France en 2016 (rapport de l'Assemblée nationale). Proches mais différents, les séjours linguistiques à l'étranger ou en Erasmus depuis 1987 pour les étudiants européens de l'enseignement supérieur sont d'autres moments